

Football, nation et violence

Ruben George Oliven

Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Brésil

Est-il possible d'établir une analogie entre les équipes de football et la nation ? Dans une définition classique, Max Weber (1982) a défini la nation comme étant une communauté de sentiments. Il peut sembler étrange qu'une définition sociologique fasse appel à quelque chose de psychologique comme le sentiment, mais ce concept est certainement le substrat de cette forme moderne d'organisation politique qu'est la nation.

Malgré la mondialisation, nous sommes socialisés pour ressentir que nous faisons partie d'un tout qui inclut ceux que nous considérons comme des égaux et exclut ceux qui sont considérés comme différents. Nous apprenons à nous exprimer dans une langue qui nous est propre, à chanter l'hymne de notre pays, à connaître son histoire, ses héros, sa nature, sa musique. La nation, donc, inclut ceux qui nous ressemblent et exclut ceux qui sont différents. La logique est celle du «*dislike of the unlike*», c'est-à-dire le mécontentement envers le dissemblable, une forme de xénophobie exprimée par la perception de l'inconnu qui fonctionne parfois comme un déclencheur de conflits.

Pourrait-on essayer d'appliquer la logique de cette définition au football ? Derrière chaque équipe de football, qu'elle relève d'un quartier, d'une région ou d'un pays, existe une communauté qui se définit par les sentiments qu'elle engendre chez ses membres. Cela aide à expliquer les supporters, l'excitation et la violence que ce sport provoque. L'une des raisons pour lesquelles le football mobilise des sentiments profonds, au point que les supporters en viennent parfois à recourir à des attaques physiques, réside dans le fait que les équipes en jeu sont constituées de bien plus que onze joueurs et représentent les sentiments collectifs de ceux qui les soutiennent. Cela peut se produire à un niveau local ou mondial. À un niveau local, il existe des clubs liés à une institution, à un quartier ou à une ville. Il y a des villes, des États ou des régions où deux clubs se partagent la loyauté de la majorité des supporters. Ces localités sont pratiquement divisées, sur le plan symbolique, en deux moitiés, à l'instar de ce qui se passe dans plusieurs sociétés primitives. Cette division oppositionnelle assure la cohésion de la société.

Cela est particulièrement vrai lors des compétitions internationales, comme la Coupe du Monde, où les adversaires sont des sélections nationales. Dans ce cas, ce qui est en jeu est une compétition entre pays dans laquelle les communautés imaginées s'affrontent avec tous les sentiments associés aux États-nations. On pourrait même affirmer qu'en ce cas, le football devient une manière ludique de substituer la guerre par un jeu avec des gagnants et des perdants. Ainsi, il existe un parallélisme entre les actions belliqueuses et footballistiques, établissant une relation métaphorique entre l'État-na-

tion et le football. Il faut défendre son territoire et envahir celui de l'autre groupe pour le vaincre. Ainsi, chaque supporter s'affilie à un clan et mène des batailles fictives.

Alors que la nation est une communauté imaginée, pour reprendre l'expression de Benedict Anderson (1989), l'équipe de football est une communauté réelle que l'on peut visualiser sur le terrain. Il en va de même pour les supporters, qui, bien que nombreux, peuvent être vus en train de supporter et de suivre les matchs. Tandis que se sentir membre d'une nation implique une abstraction symbolique par laquelle nous devons développer des sentiments d'appartenance à un territoire qui a parfois des dimensions continentales, appartenir à une équipe est quelque chose de plus restreint qui peut être activé chaque fois que l'on assiste à un match de football.

Le football fonctionne à travers un système de loyautés, dont le mécanisme peut être comparé à celui de l'amour pour la région ou le pays. Appartenir à un pays signifie lui être fidèle, sentiment parfois appelé patriotisme. Refuser de se battre pour son pays signifie désertion, un crime puni de mort en temps de guerre. Appartenir à un club signifie lui être loyal, établissant ainsi une relation analogique. Vibrer lorsque le club gagne, souffrir résolument lorsqu'il perd. Le supporter qui change d'équipe est généralement mal vu et appelé «*vira-casaca*» en portugais, ou «*turncoat*» en anglais, une personne considérée comme peu fiable. Le supporter doit rester fidèle à son équipe, même lorsque celle-ci reste des années sans remporter de compétition.

Pendant longtemps, le football était considéré comme un sport exclusivement masculin, les femmes étant découragées de le pratiquer. Avec le temps, cette croyance a été ébranlée et aujourd'hui, le football est pratiqué par des hommes et des femmes, le Brésil se distinguant en ce sens avec de grandes joueuses. Cependant, d'un point de vue symbolique et des pratiquants, le football reste un jeu éminemment masculin. C'est, en quelque sorte, une «lutte de mâles», à l'instar de ce qui se passe dans le royaume animal. Mais, alors que dans cette situation, la lutte se déroule généralement entre deux créatures - pour la possession des femelles - au football, la lutte a lieu entre des équipes et ressemble davantage à une simulation de guerre. Il y a un territoire - le terrain de football - divisé en deux moitiés où se déroule le combat et dans lequel certaines positions doivent être défendues et d'autres attaquées et conquises. L'objectif ultime est de pénétrer dans la zone ennemie, et, à travers le ballon, de l'envahir et de marquer des points. Du point de vue des représentations sexuelles, le football peut être vu comme appartenant aux rituels masculins qui existent dans plusieurs endroits du monde, à travers lesquels la masculinité est définie et affirmée (Dundes 1980).

Le football peut également être vu comme un langage. Dans certains cas, il constitue un code que tous les hommes doivent être au minimum capables de maîtriser. Dans les pays où le football est un sport populaire, on part du principe que tout le monde s'y intéresse et, par conséquent, capable et désireux d'en parler. Le football, dans ce cas, devient une forme de parler du pays et de l'identité nationale.

À l'instar des guerres, les défaites de l'équipe nationale sont des situations particulièrement propices à parler de «l'âme nationale». «Pourquoi avons-nous perdu ?» est la question que tout le monde se pose, exigeant une réponse. Dans cette quête de coupables, le premier à être sacrifié est généralement l'entraîneur. C'est lui qui aurait dû confronter son équipe aux autres et donner une orientation claire à ses joueurs, leur disant comment procéder. Mais limoger l'entraîneur ne suffit pas. Il faut un exercice collectif d'expiation de la faute.

Dans le cas brésilien, cela signifie souvent argumenter qu'il n'y a pas eu assez de préparation pour le championnat, que tout a été fait de manière improvisée, qu'il manquait de sérieux et que, dans le monde moderne, les choses ne fonctionnent pas ainsi. Mais, si au contraire, l'équipe brésilienne s'est préparée à l'avance et que tout a été bien organisé et que, malgré tout, le résultat est la défaite, l'argument fonctionne dans le sens inverse : le football brésilien ne vaut que par sa créativité, par sa capacité à improviser ; imposer une forme excessivement disciplinée signifie militariser le football et tuer le génie des joueurs.

Cette discussion est au fond une narration sur l'identité nationale : le pays doit-il s'organiser et essayer de devenir «sérieux», ou au contraire, doit-il conserver le sens de l'humour et la décontraction qui caractérisent le Brésil ? En termes de culture populaire, cela signifie un choix entre *Caxias* et *Zé Carioca*. Le premier est un modèle de sérieux en référence au patron de l'Armée brésilienne et au seul duc que le Brésil ait eu. Le second est le personnage le plus brésilien créé par les studios Disney dans les années 1940, repré-

senté comme un «*malandro*», c'est à dire un voyou, échappant toujours aux problèmes grâce à un «*jeitinho*», c'est à dire, une manière détournée de résoudre les problèmes, souvent en dehors des règles strictes.

Cela nous ramène à la question des styles de jeu nationaux et régionaux. L'«*âme*» d'un pays ou d'une région se traduirait dans la manière dont le football est joué. Ainsi, certains seraient plus violents, d'autres plus linéaires, d'autres plus créatifs, etc. Bien que l'on puisse associer un style de jeu à certaines équipes, il est évident que ce que l'on cherche avec cet exercice est de voir le football à nouveau comme un langage, où les mouvements coordonnés des corps traduiraient le caractère national ou régional. Ainsi, par exemple, Gilberto Freyre, l'un des sociologues qui a cherché à discuter ce que le Brésil a de différent des autres nations, dit ce qui suit à propos du football dans ce pays : « Notre style footballistique me semble contraster avec celui des Européens par un ensemble de qualités de surprise, de ruse, d'astuce, de légèreté et, en même temps, de brillante et de spontanéité (...) (Freyre 1945: 421) ».

Selon, cette perspective, le football brésilien, dans ses moments de gloire, s'est toujours appuyé sur la créativité, l'improvisation et cette notion de «*jeitinho*». C'est ce qui distinguerait la sélection brésilienne des autres équipes nationales, qui privilégient parfois la rigueur tactique et la discipline. Ce «*jeitinho*» est, en effet, une expression culturelle qui reflète la flexibilité, la capacité d'adaptation, mais aussi la prise de risques, parfois au détriment de la méthode conventionnelle.

Les défaites, en revanche, deviennent un terrain fertile pour des débats intenses sur l'identité nationale, la manière dont le pays se perçoit à travers ses réussites ou échecs sur le terrain. La défaite d'une équipe brésilienne est souvent vécue comme un affront non seulement à l'orgueil sportif, mais aussi à l'image que le pays se fait de lui-même, et à la place qu'il occupe dans le monde. C'est un moment où les tensions entre la modernité et la tradition, entre l'ordre et le chaos, refont surface. L'équipe de football devient ainsi le miroir d'une société en perpétuelle négociation avec son passé et son avenir.

Il est courant que des auteurs qualifient le football d'idéologie (Vinnai 1978). Selon cette approche, le football et les pratiques qui y sont associées ne seraient qu'une forme de manipulation des masses, transformant le sport en « opium du peuple », les empêchant d'acquérir une conscience des enjeux sociaux et politiques. Cette perspective du type « pain et cirque » appauvrit la compréhension du football en tant que phénomène culturel. Elle tend à ne pas voir ce que ce sport a de spécifique et comment il mobilise les masses. Elle ignore également qu'aucun régime politique ne parvient à se maintenir uniquement grâce au football. En réalité, les processus de construction des identités footballistiques, ou d'autres types, impliquent l'attribution de significations aux actions humaines, la découverte des différences, l'appropriation et la réélaboration des manifestations culturelles, la re-signification etc. Le football est une pratique qui mobilise les sentiments de millions de personnes qui, en vibrants avec lui, ne mobilisent pas seulement de l'énergie physique,

mais aussi des affects et des passions qui concernent des groupes allant du local au national.

Elias et Dunning (1992) ont relancé la question de la différence entre les sports individuels et collectifs, notamment lorsqu'ils ont fait un inventaire du football. Ils ont montré comment le football a toujours impliqué la collectivité depuis les temps les plus anciens. Même s'il est difficile de savoir exactement comment il était pratiqué à l'époque prémoderne, les références au football sont généralement accompagnées de termes renvoyant aux foules, aux villes, au public et au collectif. La limitation du nombre d'athlètes, ainsi que du temps et de l'espace selon les formes que nous connaissons aujourd'hui, ont été instituées lentement et formalisées par des règles qui sont apparues plus tardivement. Pourtant, le football conserve une tradition héritée des temps médiévaux et de la Renaissance, un résidu qui sacralise le collectif, capable de survivre, même, au spectre individualiste et privatisé de la culture occidentale moderne.

Comme la configuration des groupes sportifs suit un modèle institué par le jeu, et étant donné que le football est un sport où le collectif prédomine, les supporters se considèrent comme appartenant à une totalité qui les transcende. Cela peut être observé dans le comportement des groupes de supporters organisés et, particulièrement, dans leurs relations d'alliances et d'hostilités envers d'autres groupes. Ce ne sont pas véritablement des tribus urbaines, mais ils se pensent, s'organisent et agissent en bandes, ce qui explique pourquoi ils sont généralement redoutés par les autres supporters, même ceux du même camp. Contredire un membre d'un groupe de suppor-

teurs signifie contredire l'intérêt du groupe dans son ensemble et, par conséquent, être soumis aux représailles de tous ses membres.

Étant donné que le collectif est une entité abstraite, il doit être représenté par des symboles, tels que des fanions, des banderoles, des drapeaux et des t-shirts, entre autres. Un exemple clair de la dimension sacrée que possèdent ces objets peut être trouvé dans les « vols » de banderoles et de drapeaux entre groupes de supporters. La possession de ces objets usurpés auprès des rivaux est un élément de statut pour le groupe qui les porte et, à ce titre, ils sont exhibés publiquement, dans les stades, comme une démonstration de pouvoir et d'intimidation.

C'est pour cela que l'appartenance à un club est intéressante non seulement pour penser la dynamique du football, mais aussi une série de conflits sociaux. De manière générale, le football ne crée pas de faits nouveaux, il permet simplement de véhiculer à travers lui des questions plus générales, initialement forgées dans d'autres sphères de la vie sociale. L'expérience du succès et de l'échec peut aussi être vécue dans le volley-ball, le basket-ball, le jeu de cartes, en somme, gagner et perdre « fait partie du jeu ». Toutefois, seul le football est fortement lié aux catégories les plus larges de la société latino-américaine, variant, bien sûr, d'un contexte à l'autre.

Aujourd'hui, avec la mondialisation, il est « naturel » qu'un joueur souhaite changer d'équipe s'il reçoit une proposition plus avantageuse, et que ce transfert se fasse à l'échelle mondiale, impliquant différents pays. Cependant, lors de la Coupe du Monde, ces joueurs doivent jouer pour leurs pays de nationalité. Dans ce cas,

la loi du marché cède à nouveau la place à la loi de l'appartenance à la nation.

Nous avons ici deux logiques. La première est liée au fait que l'économie traverse de plus en plus les frontières nationales. Avec le développement des multinationales, il est devenu plus difficile de maintenir les frontières nationales en termes de transactions économiques et financières. Il est donc naturel que les grands joueurs ne circulent pas seulement dans leur pays, mais, s'ils sont exceptionnels, d'un pays à un autre.

La seconde logique est celle de l'État-nation : je soutiens (et si je suis joueur, je joue pour) mon pays pendant la Coupe du Monde et d'autres compétitions internationales, et cela aiguise mes ardeurs contre les pays adversaires. Dans ce sens, il serait antipatriotique pour un Brésilien de soutenir (ou de jouer pour) l'Argentine dans un match entre ce pays et le Brésil. Toutefois, récemment, lors de certaines Coupes du Monde, des footballeurs brésiliens ont joué pour d'autres pays, ce qui est possible grâce à leur double nationalité, et il est probable qu'à l'avenir, il y ait davantage de cas similaires. La subversion de la seconde logique tient au fait que le Brésil et d'autres pays sont progressivement frappés par une logique de mondialisation, ce qui fait qu'il est « naturel » qu'ils aient des joueurs « mondialisés ». Dans ce sens, il est révélateur qu'en 1994, le Congrès brésilien ait approuvé un amendement à sa Constitution permettant que, dans certains cas, les Brésiliens puissent avoir une double nationalité, ce qui n'était pas légal auparavant. Ce changement accompagne la tendance croissante des Brésiliens à émigrer en Europe, aux

États-Unis et au Japon. Il est probable que, dans un avenir proche, la monétarisation du football s'accroît encore, générant des conflits entre les clubs et les entreprises, les joueurs et les clubs, ainsi que les supporters et leurs équipes.

La violence dans le football est un sujet récurrent, en particulier en ce qui concerne les groupes de supporters organisés. On discute beaucoup des moyens de les enrayer ou réduire, ce qui est tout à fait compréhensible. Des efforts ont été déployés dans ce sens et il est bon que ce soit ainsi. Après tout, il y a eu de nombreux incidents de personnes blessées, voire tuées, lors d'agressions physiques, et il est nécessaire d'empêcher que cela se produise.

Toutefois, il faut reconnaître que la violence constitue un ingrédient intrinsèque des matchs de football. Ainsi, comme dans les rituels d'initiation où l'humiliation fait partie du processus de transformation des novices en vétérans, dans les matchs de football, les équipes commencent sur un pied d'égalité, mais doivent finir par gagner ou perdre. Ce résultat disruptif génère un antagonisme qui peut facilement dégénérer en violence physique, d'autant plus que le public est généralement composé de jeunes hommes pleins d'adrénaline.

Si, sur le terrain des stades de football, il y a un arbitre qui a des moyens de discipliner les joueurs, avec la possibilité même de les expulser du jeu, cela est plus difficile en ce qui concerne les supporters. Alors que le jeu sur le terrain a été historiquement discipliné par un ensemble de règles qui composent le *fair-play*, en tant que pratique qui met l'accent sur l'éthique et le respect des

autres, empêchant les pratiquants de nuire délibérément à leurs adversaires, celui-ci ne s'applique pas aux supporters, qui ont tendance à déployer une violence structurelle ayant souvent des conséquences tragiques.

La violence qui peut accompagner les confrontations footballistiques ne se limite pas à l'intensité des matchs, mais s'étend parfois au-delà des stades. Les rivalités locales ou internationales peuvent se transformer en affrontements physiques entre supporters, voire en actes de violence symbolique, quand l'échec sur le terrain résonne comme une défaite de plus grande envergure, un échec d'une nation entière à maintenir sa position de leader dans le domaine sportif. Le football, dans ce contexte, devient plus qu'un simple jeu : il incarne des enjeux identitaires, politiques et culturels qui dépassent largement le cadre de la compétition sportive.

Historiquement, les stéréotypes raciaux jouent un rôle important dans l'établissement de différences entre les groupes, et ils sont présents dans le football, lorsque des joueurs sont insultés et souvent comparés à des animaux lors des matchs. Des mesures antiracistes et la pénalisation des supporters qui pratiquent de tels actes sont des initiatives importantes qui peuvent aider à éliminer ou du moins à réduire les manifestations racistes. Dans ce sens, les clubs pourraient jouer un rôle important en sensibilisant leurs supporters et en les éduquant à ne pas s'engager dans des manifestations à caractère raciste.

Il est courant que les clubs de football affirment qu'ils ne sont pas responsables de leurs groupes de supporters et que ceux-ci sont des entités indépendantes. Une autre perspective, déjà adoptée par

plusieurs juges, propose une compréhension différente : les groupes de supporters n'existent pas sans les clubs et, par conséquent, ces derniers sont co-responsables de leur comportement. Cela signifie la possibilité de sanctionner les clubs dont les supporters sont impliqués dans des actes de violence et/ou de racisme.

D'un point de vue philosophique, le football soulève des questions significatives. Pour un Martien qui ne connaîtrait pas le jeu, il semblerait probablement ridicule, car du point de vue de l'extraterrestre, cela n'aurait pas de sens que vingt-deux personnes courent après une sphère gonflée de cuir pendant quatre-vingt-dix minutes, pensant qu'à chaque fois qu'elle pénètre dans une zone délimitée par trois barres de bois, cela revêt une importance transcendante.

Il est significatif que deux des plus grands représentants de l'existentialisme français se soient exprimés sur le football. Jean-Paul Sartre a observé que « Dans un match de football, tout est compliqué par la présence de l'autre équipe ». La question de « l'autre » est fondamentale dans l'imaginaire de ce sport. C'est lui qu'il faut affronter, c'est lui qui tentera d'empêcher notre équipe de marquer un but, et c'est lui qui essaiera de marquer un but contre notre équipe. La philosophie de Sartre est fortement marquée par l'idée de contingence. Et le football, en tant que jeu, se caractérise précisément par la contingence. Comme dans la vie, bien qu'il y ait des règles, nous ne pouvons jamais prévoir le résultat d'un match de football. Il y a des imprévus et nous n'avons pas non plus de contrôle sur les décisions de l'arbitre, qui impliquent toujours un degré de subjectivité pouvant déterminer l'issue d'une partie.

Un autre philosophe existentialiste français, Albert Camus, a

eu une pratique du football qui a marqué sa vie. On lui attribue une citation erronée, mais largement répandue, disant que « tout ce que je sais de la morale et des obligations de l'homme, je le dois au football ». Son équipe de cœur a toujours été le Racing Universitaire D'Alger (RUA), une équipe universitaire d'Algérie, dans laquelle il a été gardien de but durant sa jeunesse. Profondément passionné par le football, pour lui, ce sport n'était pas quelque chose de primitif, mais une façon « d'atteindre une sagesse sur la vie d'une manière immédiate, et non à grande distance ». Ainsi, la compétition intense d'un match de football permettrait selon lui aux gens de voir qui ils étaient vraiment. La beauté du football s'harmonisait avec sa philosophie, puisque pour lui, l'irrationalité du jeu contrastait avec la possibilité qu'il offre, à ceux qui le pratiquent ou l'observent, de transcender l'absurde de l'existence.

Les médias jouent un rôle central dans le football de nos jours. En permettant de regarder des matchs qui se déroulent dans des lieux où nous ne sommes pas présents physiquement, ils amplifient le sentiment d'appartenance à une équipe. Lorsque les matchs étaient seulement diffusés par la radio, nous dépendions de la voix du commentateur pour imaginer ce qui se passait sur le terrain. C'était difficile car les matchs de football sont très rapides et la position des joueurs et du ballon évolue à un rythme difficile à suivre. Avec la possibilité de visualiser le match tout en écoutant la voix d'un commentateur, nos émotions sont amplifiées.

Le football, dans toutes ses formes, agit comme un lieu de rassemblement, d'expression collective et parfois de rupture. Il

lie les individus à travers des croyances partagées, mais aussi des attentes communes. Qu'elles soient nourries par l'amour, la colère, ou la loyauté, les émotions suscitées par ce sport sont profondément enracinées dans l'expérience collective de ce que cela signifie appartenir à une nation, à une équipe, ou à un groupe. Le football, tout en étant un jeu, devient une métaphore de la vie sociale et de ses tensions, de ses luttes pour la reconnaissance et de ses moments de gloire ou de désillusion.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ANDERSON, Benedict, 1989. *Nação e Consciência Nacional*. São Paulo: Ática.

DUNDES, Alan, 1980. "Into the Endzone for a Touchdown". In: *Interpreting Folklore*. Bloomington: Indiana University Press.

ELIAS, Norbert et Eric Dunning, 1992. *A Busca da Excitação*. Lisboa: DIFEL.

FREYRE, Gilberto, 1945. *Sociologia*. Rio de Janeiro: José Olympio, volume 2.

VINNAI, Gerhard, 1978. *El Fútbol como Ideologia*. México: Siglo Veintiuno.

WEBER, Max, 1982. "A Nação". In: *Ensaio de Sociologia* (organizado por H.H. Gerth & Wright Mills). Rio de Janeiro: Zahar.